

**PEDRO  
CESARINO**

# L'ATTRAPEUR D'OISEAUX

*Traduit du portugais (Brésil)  
par Hélène Melo*

Rivages

Au Brésil, près de la frontière colombienne, un anthropologue se prépare à quitter les ultimes bastions de la civilisation pour pénétrer dans la forêt profonde et partir sur les traces du mystérieux mythe de l'Attrapeur d'oiseaux. Cette expédition n'est pas la première qu'il entreprend, il a déjà largement usé sa résistance physique et sa capacité d'émerveillement dans l'enfer amazonien, sans jamais obtenir le récit complet de l'histoire qui le hante.

De faux pas en impairs, aux prises avec un monde où la pensée rationnelle n'a plus cours, il va faire l'expérience fatidique des limites du langage et se laisser prendre au piège de ses propres fantasmes...

Pedro Cesarino, né au Brésil en 1977, est l'un des plus brillants anthropologues de sa génération. Avec une remarquable maîtrise des codes de l'enquête ethnologique, il porte ici un regard ironique sur sa propre pratique, tout en plongeant le lecteur dans l'univers fascinant des chamans d'Amazonie.

**Pedro Cesarino** (São Paulo, 1977) est anthropologue et professeur à la faculté de philosophie, lettres et sciences humaines de l'université de São Paulo, spécialisé dans les relations entre anthropologie, art et littérature. De ses nombreux séjours auprès des Marubo, un peuple de l'Ouest amazonien, il a tiré une étude approfondie sur le chamanisme amérindien, publiée en 2011 au Brésil sous le titre *Oniska*, ainsi que *Quando a terra deixou de falar* (2013), un recueil composé de chants et récits de mythes en langue originale et en traduction portugaise, librement adaptés dans *L'Attrapeur d'oiseaux*.

Il a coécrit le scénario du film de Maya Da-Rin, *La Fièvre* (2019), portrait envoûtant d'un Amérindien déraciné dans le port de Manaus, au nord-ouest du Brésil, récompensé entre autres par le festival de Locarno.

Plongée fantasmagorique dans l'enfer vert amazonien, son premier roman, *L'Attrapeur d'oiseaux*, offre une satire mordante de sa propre pratique d'anthropologue.



Pedro Cesarino

# L'Attrapeur d'oiseaux

Traduit du portugais (Brésil)  
par Hélène Melo

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Titre original : *Rio acima*  
Editorial Companhia das Letras, São Paulo

Couverture : © Wu He Ping / Agence Illustration X.

© Pedro de Niemeyer Cesarino, 2016  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5615-7

## Frontière

Le ciel lourd et excessivement bleu, les nuages qui semblent s'abattre sur ma tête. Mon corps chargé de plomb, comme si, en revenant encore une fois dans ce bout du monde, il avait d'autres jambes (en plus mauvais état). Magno, le chauffeur, s'approche pour me saluer. Il ouvre la portière de son pick-up noir et sourit avec cet air de Zé Pelintra des frontières, le patron des ruffians, que je n'ai plus la patience de supporter. Il me dit que je dois trouver une solution pour l'essence aujourd'hui, tant qu'il est encore à ma disposition pour rapporter des jerricans de l'autre côté de la frontière jusqu'à la barge, amarrée au quai. Je sais que là-bas le carburant est moins taxé, mais il peut aussi être plus sale.

Lorsqu'on prépare un tel voyage, tous les détails ont leur importance. Une seule négligence suffit pour compliquer les choses par la suite. De l'essence sale peut signifier une pirogue à l'arrêt pendant des heures au milieu du fleuve – et des nuées de *piuns*, ces minuscules moucheron qui pénètrent par tous les pores tandis que vous essayez de résoudre un problème de bougie d'allumage perlée. Mais j'ai très peu d'argent et je dois en acheter plus de quatre

cents litres. Le risque de l'essence sale se trouve donc compensé.

L'agence de Banco do Brasil est à deux pas d'ici, je vais devoir à nouveau affronter la file d'attente sans clim pour retirer de l'argent au distributeur. Cette fois, le laboratoire de recherche n'a pas été très généreux, peut-être parce que mon travail ne suscite plus le même enthousiasme qu'avant. Il me faudra être vigilant sur les dépenses. À peine ai-je posé le pied sur le trottoir que j'ai envie de faire demi-tour. Je ne sais pas comment les gens de cette ville supportent la chaleur, le soleil tranchant comme un canif. Après le sauna dans la file d'attente de la banque, je prends une moto-taxi pour me rendre de l'autre côté de la frontière acheter les doses de sérum antivenimeux, les médicaments contre le paludisme et les pastilles de chlore qui, allez savoir pourquoi, ne sont pas commercialisés de ce côté-ci.

La vendeuse me regarde un peu étonnée, mais elle a l'habitude de ne pas poser de questions. Mieux vaut ne pas connaître les raisons qui poussent un gus à aller se fourrer dans la jungle. En sortant, je passe devant des Indiens qui vendent des larves de bois pourri grillées à la braise – le barbecue local que je considère, à ce stade de ma vie, comme un mets de choix.

Deux cents mètres plus bas, je trouve une moustiquaire de qualité dans un bazar où l'on vend sans distinction des bouées Mickey et des lanternes. Trois bassines en aluminium, des timbales en plastique, des assiettes, des verres, un couteau correct mais pas assez pour être convoité, un réveil, un petit miroir, des lames de rasoir, du savon de coco, des serpillières, des seaux en plastique. Le fourbi



habituel, le tas de bordel indispensable, qui ne m'aide pas vraiment à me sentir bien préparé, en dépit de toute l'expérience accumulée. Comme si j'allais me retrouver à poil sans tout ça, sans défense face au moindre problème qui surgirait. Je paie le propriétaire du magasin en lui tendant des billets tachés et froissés. Je fais livrer le tout à l'hôtel El Comendador.

Je me rends dans la boutique suivante qui vend la casserole idéale, ronde, munie d'une poignée sur le dessus, servant à la fois à aller chercher de l'eau et à stocker des choses. Les bottes dont les jambières remontent jusqu'aux genoux, je ne les trouve qu'ici aussi. Apparemment, elles viennent de Colombie ou d'Équateur où elles sont utilisées par les milices. Plusieurs boîtes de balles calibre 16, du plomb, de la poudre, un détonateur, quelques grammes d'appâts, deux filets, des cordes et un chapeau. Tout cela pour compléter le fourbi qui, je l'avoue, me donne l'impression d'être un peu ridicule. Ce qui autrefois m'attirait dans cette condition d'éternel voyageur est désormais devenu trop répétitif, presque mélancolique.

Au supermarché, je fais emballer, au grand étonnement des vendeurs brésiliens, des sacs et des sacs de riz, de haricots et de pâtes, ainsi que des conserves et autres provisions. Pourquoi dépenser tout cet argent pour ces malheureux ? me disent-ils. Vous feriez mieux de leur prendre directement leurs terres. Pourquoi aller perdre autant de temps là-bas ? demandent-ils. Désirant vite couper court à ces bavardages, je réponds par de brèves plaisanteries. Je règle en liquide et fais livrer le tout à l'hôtel.

Dans une boutique de sorcellerie coincée entre les ravins près du port, j'observe des flacons sur une étagère et

un tas de colliers crasseux accrochés au-dessus de la porte. Les perles rouges et noires me semblent appartenir à un Exu\* qui se serait infiltré dans la forêt vierge. Je discute avec le couple qui tient l'échoppe. Méfiants, presque laconiques, ils me disent qu'ils sont originaires de la région de Putumayo et qu'ils vivent ici depuis plusieurs années. Je me demande s'ils n'ont pas des informations sur le récit que je dois recueillir, celui de l'attrapeur d'oiseaux. Ils en ont peut-être entendu parler, mais bon, ce n'est pas le meilleur moment pour leur poser la question.

Ils ont sûrement fui les persécutions que les milices infligeaient à leur peuple, les rivières saccagées par le feu et la lame des machettes, les familles déchirées par les viols collectifs et la violence généralisée. C'est ce que semblent révéler leurs visages empreints d'une profonde gravité. Des sillons sont creusés autour des yeux de la femme comme s'ils consignaient le poids de ce dont elle a dû être témoin. Ils me racontent qu'ils sont descendus de Putumayo à bord d'une pirogue clandestine et qu'ils ont fini par refaire leur vie ici, dans ce coin du monde presque sans loi.

La vieille Indienne a un œil de verre qui ne parvient pas à se fixer sur moi, mais derrière cette fausse pupille déconcertante, elle semble voir autre chose. J'achète un collier de perles et je prends congé. N'oublie pas, monsieur, que les rivières peuvent te trahir. N'oublie pas les chemins qui ne sont pas indiqués sur les cartes de la Terre, me dit la vieille femme en espagnol tandis que je règle mes achats. Je lui

\* Principal esprit du candomblé, religion afro-brésilienne. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

retourne un sourire un peu surpris, sans comprendre ce qu'elle a voulu partager avec moi. Qui sait, peut-être un conseil maternel ? Ou le souvenir d'une chose projetée dans une dimension du temps que j'ignore ? Je ramasse la monnaie et quitte la boutique en ressentant un malaise au niveau de la poitrine.

Magno, le chauffeur, m'interpelle au milieu de la rue poussiéreuse. Il a la sympathie calculée de celui qui n'hésiterait pas à vous bernier s'il le pouvait. Mais je sais qu'il doit jouer cette comédie en raison des accords passés entre les institutions. Apparemment, il a réussi à rapporter l'essence et tout le reste. Il va m'emmener déjeuner, puis il me conduira à l'hôtel. Des hommes aux allures de lascars lui font signe de la tête de l'autre côté de la rue. Ils sont assis sur des chaises en plastique le long du trottoir, devant ce qui ressemble à un bureau de change. Il y a une complicité entre eux que je préfère ignorer. Il y a du reste beaucoup de choses ici qu'il convient d'ignorer. Je l'ai compris le jour où j'ai foulé pour la première fois ce bitume rouge poisseux.

Le chauffeur me dépose à la porte d'El Comendador et nous réglons la question du départ demain matin. Je monte les cartons de nourriture et d'équipements dans ma chambre glacée par la clim. Tout est rassemblé, enfin. Je peux à présent m'octroyer le luxe d'un dernier moment d'intimité. À la télé, la chaîne évangélique mise au hasard diffuse sa paranoïa. Sur une autre, une blonde habillée en cow-girl présente des bovins de race nélore. Sur une troisième, on vend des Rolex dans une espèce de bingo télévisé. Un spot publicitaire montre des fesses parfaites obtenues grâce à des machines permettant soi-disant

d'avoir des fesses parfaites. Je prends une douche, éteins la télé et pique un somme.

Je fais des rêves fugaces et confus, habités par les voix des personnes que j'ai laissées à la maison. Échos des liens interrompus par la constante désaffection qui a été mienne ces derniers temps. J'ai toujours repoussé la possibilité d'une relation plus sérieuse pour pouvoir en finir une bonne fois pour toutes avec ceci : l'histoire, celle qui reste à écrire et qui ne m'accorde aucun répit. Comment concilier l'investissement dans des rapports amoureux, des liens affectifs, avec les exigences de cet endroit ? Difficile. Je suis bien conscient que le risque existe de devenir un spectre entre deux mondes, prisonnier entre deux branches d'un arbre dépourvu de racines. Puis j'émerge, plutôt alerte. Je descends régler ma note à la réception, car on va venir me chercher très tôt demain matin et il faut que tout soit prêt.

Sur la terrasse de l'hôtel, une étrange conversation en portugol à propos de corps trouvés derrière l'hôpital. Les mains attachées dans le dos, les ongles et les dents arrachés. Une affaire de vengeance, dit l'un. Une affaire de racaille, dit l'autre. Ce doit être encore une de ces filles idiotes, fait remarquer un troisième. J'écoute d'une oreille tandis que l'obscurité s'installe dans la rue, obscurité qui oppresse ma poitrine.

L'affaire suscite ma curiosité, mais il vaut mieux rester discret et ne pas poser trop de questions. Ça doit être lié aux attaques récentes contre les travestis qui habitent par ici. Il semble que, comme le vieux couple de Putumayo, elles aussi soient arrivées il y a quelques années, fuyant les guérillas qui se propageaient dans les villes en amont, de

l'autre côté de la frontière. Depuis lors, elles vivent ici dans leurs salons de beauté – il peut y en avoir jusqu'à trois par pâté de maisons, comme s'il y avait vraiment autant de mains, de pieds et de visages à soigner. Elles restent là, à échanger des idées, à fumer et à se coiffer. Tous les samedis, elles vont ensemble danser dans les fêtes de l'autre côté du fleuve. Les fêtes de la Plage de la Merveille, que j'avais à l'époque l'habitude de fréquenter pour m'amuser, et qui se prolongent jusqu'au petit matin au son des *cumbias* à la mode.

L'histoire de Victoria me revient en mémoire, un travesti qui était tombé amoureux d'un agent de la police fédérale brésilienne et faisait des scènes devant le commissariat, juste à côté du supermarché Big Big, un établissement de façade qui blanchissait de l'argent sale. Ça remonte à quelques années, si je ne me trompe pas. Elle attendait le policier dehors et, comme le type ne se montrait pas, elle lui criait des mots d'amour, regimbait, faisait n'importe quoi. Elle s'est pour ainsi dire installée devant le commissariat pendant plusieurs mois. Elle s'est fait connaître dans la région comme « La Chanteuse ». On raconte qu'elle s'est ensuite lassée et est allée vivre du côté de l'aéroport, s'enfermant dans une maison en carton qu'elle s'était construite et qu'elle partageait parfois avec les chiens errants. Victoria, la folle. Elle a fini par disparaître du paysage, personne ne sait si elle s'est fait dévorer par la jungle ou par les groupes qui nettoient régulièrement les villes de ce genre d'individus, indésirables aux yeux des commerçants et des politiciens locaux.

En début de soirée, je sors me promener. Des employés de l'hôtel accoudés à la réception me conseillent de ne pas

rentrer par l'arrière de la place qui s'ouvre sur le ravin près du fleuve. On y a retrouvé un corps la semaine dernière. Dans les rues blafardes, des types louches me regardent un peu de travers. J'entre dans le premier bar venu et m'enfile plusieurs bières pour fêter cette ultime soirée. L'heure est venue de me prendre une bonne cuite et d'oublier. Je ne ressens pas de peur, mais une fatigue qui pèse à l'intérieur tandis que ma respiration endurcie se dilue dans les canettes de bière.

Sur le chemin du retour, je passe devant le Paradise, éclairé par ses néons défectueux. Les filles sont toutes là, comme à l'accoutumée, assises sur les chaises en plastique de la terrasse. J'entre l'air de rien et je prends une autre bière, en écoutant une salsa mélancolique en bout de course. Mais Jully a décidé de s'absenter précisément aujourd'hui. Avec cette fille, je pourrais boire et lire de la poésie jusqu'au bout du monde. J'ai essayé à plusieurs reprises de l'inviter à dîner, à faire un truc ailleurs, dormir avec moi à l'hôtel, pourquoi pas partir en voyage sur le fleuve en aval. J'avais envie de mieux la connaître, peut-être même de commencer quelque chose. Elle acceptait mes invitations avant de les refuser aussitôt, me faisant comprendre qu'en réalité elle n'en avait pas la possibilité, mais qu'elle aimait être traitée dignement et qu'elle était triste de ne pas pouvoir en profiter davantage. Souffrance cruelle derrière ce corps sans mots. J'ai très vite compris que, pour elle, quitter cet endroit impliquerait d'enfreindre les règles et d'en subir les conséquences, à coup sûr violentes, qui s'appliqueraient probablement aussi à moi. Je ne l'ai pas revue depuis.

N'ayant rien d'autre à faire, j'emprunte les mêmes chemins émaillés, je m'échappe des trottoirs sales et rentre directement à l'hôtel. Je m'effondre sur le lit comme une pierre, sombre dans un sommeil opaque et agité. Un sursaut, comme si j'allais tomber dans un trou, puis de nouveau le sommeil profond. L'avion me laisse à l'aéroport d'une grande ville européenne. En débarquant, je m'aperçois que je n'ai ni bagages ni argent et que je porte un simple tee-shirt et rien en dessous de la taille, même pas de caleçon. Je discute avec les employés de l'aéroport, tous habillés, ils semblent trouver tout à fait naturel que je sois à moitié à poil et pieds nus. Moyennement convaincu qu'une telle chose soit bel et bien acceptée par la société, je continue à me renseigner et me demande comment je vais m'en sortir dans cet état déplorable, sans argent ni bagages. Mais comment se fait-il que je n'aie pas pris d'affaires ? Comment ai-je pu les oublier ? Ne serait-il pas mieux de porter un pantalon ? Ne vont-ils pas me juger inconvenant ? Un groupe d'adolescents s'amuse de mon cafouillage, sans toutefois remarquer l'absence de sous-vêtements, comme si c'était normal. L'un d'eux, pourtant, ébauche un petit rire, qui suffit à me faire douter. À défaut de meilleures alternatives, je me dirige vers la sortie des taxis, où d'autres personnes habillées me regardent avec dédain. Je dois aller de l'avant et poursuivre mon voyage, me dis-je. Après tout, à quoi servent les papiers, l'argent ou les pantalons ?

Le réveil sonne furieusement à quatre heures du matin. J'émerge sans vouloir croire que je suis de nouveau ici, prêt à affronter le fleuve. J'ai envie de disparaître sous les oreillers, d'ouvrir la porte et de leur dire qu'ils se sont

trompés de chambre, que je ne suis pas la personne qu'ils cherchent. Mais non. Mon corps me rappelle que la jungle est une autre réalité à laquelle je ne peux encore me soustraire. Je me lève et me jette à contrecœur sous la douche froide. Une pluie forte et pénible tombe sur l'aube sombre – tout ce qu'il me fallait pour commencer. Sans cette fascination, sans l'histoire, j'arrêteraï là.

Racondo, mon partenaire de longue date, qui se trouve aussi en ville pour je ne sais quel boulot, m'attend dans le hall, il est venu avec la Parati d'un chauffeur de taxi péruvien. Racondo, infatigable étudiant en littérature de l'Université nationale de Colombie venu travailler il y a quelques années dans la région, se met immédiatement à débiter une série de théories et d'explications enchevêtrées allant de l'actuelle configuration politique à la logique interne des mythes en passant par les conceptions de la temporalité, tandis que je digère à peine ma mauvaise humeur et mon morceau de cracker ramolli. Il est au courant de mon obsession pour l'attrapeur d'oiseaux, mais là, ce n'est définitivement pas le meilleur moment pour en parler.

– Où est Magno ? je m'enquiers en regardant en bas.

– Cette fois il a pas libéré le pick-up, on va devoir y aller en Parati. Hé mec, tu as lu le dernier article de Zorotinski sur la complexité causale ? me demande-t-il avec son accent mi-portugol, mi-carioca.

– De quelle complexité tu parles, Racondo ? Quelle galère ! Ce type se débina toujours au pire moment ! Bon, on va voir ce qu'on peut faire, je grommelle.

– La complexité qui se développe dans les circonstances de bifurcation temporelle. C'est génial !